

Éloge funèbre d'Allan Bloom

le 9 octobre 1992

SAUL BELLOW

LA chapelle est aussi pleine que je m'y attendais. Il faudrait un édifice beaucoup plus grand — quelque chose comme Grand Central Station — pour contenir tous les étudiants, amis et admirateurs d'Allan, car il attirait les gens de talent. Les raisons de cette attirance constitueraient une étude passionnante, si d'aventure quelqu'un devait se révéler capable de l'entreprendre. Allan aimait la compagnie. Je l'avais entraîné plusieurs fois dans le Vermont, où les arbres étaient impressionnants, mais lorsqu'il venait il ne manquait jamais de me citer le *Phèdre* : Socrate quittait rarement Athènes, parce que les arbres, même les plus remarquables, ne peuvent faire la conversation.

Allan Bloom avait nombre de besoins irrésistibles qui ne pouvaient être satisfaits que dans les grandes villes — dans son bel appartement plein de livres et de disques, dans une salle de séminaire, ou dans un café du boulevard Saint-Germain au milieu d'amis brillants, loquaces et au courant de tout. Chez lui, comme à un poste de commandement, les informations ne cessaient d'affluer. De Londres, Paris, Washington, on lui annonçait par téléphone d'importantes décisions en cours et des nouvelles politiques dont la presse se ferait bientôt l'écho. Il était difficile d'être le premier à lui apprendre quelque chose.

Et quelles étaient donc les campagnes qu'il dirigeait du douzième étage des *Cloisters* — dans son kimono japonais, en buvant du café fort et en fumant cinq à six paquets de cigarettes par jour ? C'étaient les guerres d'une civilisation fragile sur le point de se désagréger. Les premières années de notre amitié, je le plaisantais à ce propos — « C'est toi qui assures la cohésion générale » —, mais je finis par comprendre que tout cela était très sérieux et

parfaitement réel, qu'il avait effectivement tous les éléments en main pour y parvenir. Rien du sauveur en chambre. Outre qu'il avait aussi le courage moral de se déclarer, de prendre position, de lutter. Il avait l'audace de montrer à la société américaine ce qu'elle était dans toute sa nudité, et pour cela on fit son procès, il fut stigmatisé, il suscita une hostilité sans merci et il devint, ici comme en Europe, l'ennemi, la *bête noire* de cohortes d'être bons, doux, « libéraux », qui professaient les opinions les plus souhaitables et les plus progressistes sur les questions d'intérêt public : des (individus) habitués des bonnes œuvres qui, par un renversement psychologique étrange et inexplicable, s'étaient transformés en foule meurtrière. On peut mentir et être récompensé, tricher et être élu Président, mais dire aux gens la vérité leur reste intolérable.

Les détracteurs d'Allan en firent un conservateur rigide attaché aux canons traditionnels. Dans son célèbre (ou notoire) discours de Harvard ⁽¹⁾ de 1988, il niait qu'il fût conservateur, ajoutant qu'il ne disait pas cela par opportunisme dans une université où le conservatisme n'était rien moins que populaire. « La moindre lecture superficielle de mon livre montrerait à quel point je suis éloigné des positions conservatrices, tant dans la théorie que dans la pratique. Mes maîtres — Socrate, Machiavel, Rousseau et Nietzsche — ne sauraient être taxés de conservatisme. Toute fondation est révolutionnaire, et le conservatisme doit toujours être jugé selon la pensée ou les événements jadis révolutionnaires qu'il entend conserver. » Et d'ajouter qu'il n'était pas non plus un « libéral », en aucun sens du terme ⁽²⁾, même si la

(1) N.d.l.r. : Publié dans *Commentaire*, n° 46, été 1989, sous le titre « Camarades élitistes ! Discours de Harvard ».

(2) N.d.t. : En anglais, *liberal* peut signifier « de gauche ».

préservation d'une société libérale était l'une de ses préoccupations centrales. Il existait une tendance visible, poursuivait-il, à soupçonner toute position théorique d'être secrètement inféodée à un parti ou à un autre, et il semble que nous en soyons arrivés au point où la pensée elle-même devrait être dominée par l'esprit de parti. Allan évoquait ici l'un des aspects les plus répugnants de la vie moderne. Toute spéculation théorique est présentée comme malhonnête, masque dissimulant une connivence secrète et une attitude partisane.

Solidement enraciné dans ses Platon, Machiavel et Rousseau, Allan était un universitaire, mais c'était également un homme de lettres — il était trop intelligent et trop universel, trop humain pour être cantonné dans une seule catégorie. La publication de *L'Âme désarmée* (3) avait fait de lui une personnalité publique, une célébrité; il avait de l'argent, était admiré, s'était fait des ennemis et des détracteurs, et avait appris ce que c'était que jouer un rôle important et se voir attaquer pour cela. En l'observant de près, je constatai avec plaisir qu'il devenait de plus en plus lui-même. Un exemple : quand il fut paralysé par le syndrome de Guillain-Barré et envoyé en réanimation, on ne lui donnait guère de chances de survivre. J'étais dans sa chambre d'hôpital quand on l'y remonta. À peine était-il arrivé que le téléphone sonna — c'était une vendeuse de chez Loeber Motors. Il indiqua qu'il voulait prendre la communication et, tenant l'appareil d'une main qui tremblait fortement, entreprit de décider si l'intérieur de la Mercedes qu'il avait commandée serait en cuir gris ou noir. À peine capable de parler, il passa de la garniture au lecteur de C.D. Quand tout cela fut réglé, il demanda à ma femme d'aller lui acheter des cigarettes. Quelque temps après, quand il fut suffisamment rétabli pour rentrer chez lui, il demanda que son ami Michael Wu le ramenât dans sa nouvelle Mercedes. Le médecin objecta qu'il ne pouvait encore s'asseoir, qu'il lui faudrait prendre une ambulance, et c'est avec beaucoup de réticences qu'il finit par s'y résigner.

Un lit de malade très perfectionné avait été installé chez lui. Quand il fut enfin capable de s'asseoir, un dispositif hydraulique — la base d'un triangle métallique, une sorte de sellette, était glissée sous lui — lui permit d'être transporté dans une chaise roulante. C'était toujours le même Bloom — jamais un signe de faiblesse

(3) N.d.l.r. : Titre français de *The Closing of the American Mind*.

intérieure. Un kinésithérapeute vint lui apprendre à remarcher : et Allan de se traîner autour de la pièce en parlant de Jane Austen ou de Flaubert, des enregistrements de Schubert interprétés par Sviatoslav Richter qu'il avait commandés, des chances des Chicago Bulls (4) la saison prochaine. Il potinait et plaisantait, parfois tendu mais jamais démoralisé.

Je remarquai qu'il supportait l'épreuve en philosophe. Il n'aimait pas ces clichés à l'usage des malades ni les encouragements conventionnels à mieux se porter, et à dire vrai, j'eus un peu honte de moi. Ce que je voyais clairement, c'était l'appétit de vivre particulièrement aiguë chez lui et qui se manifestait notamment dans ses relations avec ses amis — ceux qui étaient le plus proches de lui, comme Nathan Tarcov, Werner Dannhauser, Michael Wu et tant d'autres (il y avait place pour un grand nombre). À un moindre niveau, cette avidité se traduisait également par sa consommation de café et de cigarettes, et dans la délectation qu'il prenait à acquérir tapis persans, bahuts chinois, porcelaine de chez Hermès, manteaux en cachemire d'Ultimo et Mercedes-Benz. En général, il estimait que l'argent était fait pour être dilapidé, jeté par la plate-forme arrière des trains de luxe. C'était avec le même enthousiasme qu'il s'appropriait à reprendre ses séminaires sur Xénon ou sur la *Politique* d'Aristote. Jamais il ne put se résoudre à renoncer à ses enseignements.

Puis, encore partiellement paralysé et incapable même de signer, il rédigea un livre (5), qu'il dicta des mois durant à Tim Spiekerman. Les premiers chapitres étaient consacrés à *Madame Bovary*, *Anna Karénine*, *Orgueil et Préjugé*, *Le Rouge et le Noir*, d'autres à un ensemble de pièces de Shakespeare, à Montaigne et enfin au *Banquet* de Platon. Je le mentionne parce que c'est remarquable de la part d'un malade ou d'un convalescent et parce qu'il l'est tout autant qu'un théoricien politique choisisse, à un tel moment de sa vie, d'écrire sur la littérature. J'appartiens à une génération, aujourd'hui largement disparue, qui se passionnait pour la littérature, y voyait un moyen indispensable d'éclairer le présent, de nourrir la réflexion. Marc Fumaroli, autre ami d'Allan, résume parfaitement ce point de vue dans un récent numéro du *Times Literary Supplement* : « Rien n'est venu remplacer cet organe délicat,

(4) N.d.l.r. : Célèbre équipe de basket de Chicago.

(5) N.d.l.r. : Il s'agit de *L'Amour et l'Amitié* publié aux États-Unis en 1993 sous le titre *Love and Friendship*.

vivant, réfléchissant; ni les différents outils techniques, ni les diverses disciplines qu'on appelle sciences humaines. »

Allan, en bref, concevait ce nouvel ouvrage comme la suite de *The Closing of the American Mind*. J'aime à penser que son intelligence libre et puissante, réagissant aux fortes et profondes impulsions suscitées par la menace mortelle de la maladie, se tourna vers le roman du XIX^e siècle, les pièces d'amour de Shakespeare et l'Éros platonicien, pour nous sensibiliser à la grande poésie des affects et nous demander d'étudier ce qu'il advient de nos sentiments les plus profonds à cette époque d'euphories artificielles que nous imposent gestionnaires et manipulateurs.

Car Allan était un homme aux sentiments profonds, puissants — un homme supérieur. Ceux qui lui reprochaient son élitisme, que voulaient-ils qu'il fit de sa supériorité évidente et,

ajouterais-je, bienveillante? Il n'était pas sentimental; il était dur avec beaucoup d'entre nous, dur et même cruel, mais pas moins que pour lui-même quand la probité intellectuelle l'exigeait.

J'ai connu et admiré nombre de gens extraordinaires au cours de la longue vie qui m'a été accordée, mais personne ne l'était plus qu'Allan. Et lorsqu'on m'a demandé si j'avais connu des grands hommes, j'ai répondu: oui, assurément, j'en ai connu quelques-uns — que j'ai même parfois aimés. Allan, je l'affirme, est clairement l'un d'eux. Et le fait est qu'il nous a transformés, que nous fussions ses étudiants ou ses proches. Personne n'était plus le même ensuite. Nous sommes ici aujourd'hui pour en témoigner.

SAUL BELLOW

*Traduit de l'anglais par les éditions Plon
et revu par Nathalie Savary et Commentaire*

COMMENT LIRE PLATON

... Ceux que j'ai vus travestir honteusement Platon étaient des niais qui faisaient leur mot à mot, mais qui avaient juré que Platon a bien vieilli. Peu d'hommes ont eu l'idée que Platon dit vrai. Et, comme vous savez, je suis ainsi que je ne puis lire un auteur qu'avec l'idée qu'il dit vrai. Une telle idée, à la fois vieille et neuve, devait soulever le monde; mais on ne voit jamais ces grands effets. Toujours est-il que toutes mes leçons sur Platon ont soulevé le monde des jeunes. Ce feu est conservé dans ce livre...

ALAIN, dédicace à Mme Morre-Lambelin, *Onze chapitres sur Platon*, 15 août 1928.